

REVUE
D'ANTHROPOLOGIE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

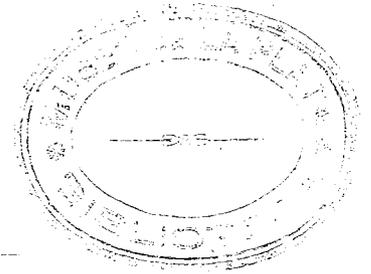
DE

M. PAUL BROCA

Secrétaire général de la Société d'anthropologie de Paris,
Directeur du laboratoire d'anthropologie de l'École des hautes études,
Professeur à la Faculté de médecine.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE D'ARCET, 7.

TOME TROISIÈME



PARIS
C. REINWALD ET C^e, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE DES SAINTS-PÈRES, 15

—
1874

DESCRIPTION
DES
CIMETIÈRES ET PARADEROS PRÉHISTORIQUES
DE PATAGONIE

PAR FRANÇOIS P. MORENO FILS
(BUENOS AYRES)

I

Dans une expédition récente au rio Negro (Patagonie), à la recherche d'objets anthropologiques pour enrichir ma collection, j'ai eu le bonheur de visiter et de découvrir quelques cimetières et *paraderos* (1) préhistoriques des Indiens qui habitaient cette contrée à une époque antérieure à l'occupation espagnole. Ce bonheur est d'autant plus grand que les cimetières étaient presque inconnus aux voyageurs étrangers au pays ; on n'en avait connaissance que par la lettre du professeur Pellegrino Strobel à la Société italienne de sciences naturelles (2), publiée dans les *Actes* de la même Société, par sa description des objets trouvés dans les dépôts qu'il visita (3), par la courte relation du capitaine Chaworth Musters dans son ouvrage *At home with the Patagonians* (4) et par la récente publication du docteur Burmeister dans les *Comptes rendus* du congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistorique réuni à Bruxelles en 1872 (5).

Aucune de ces publications n'est une description exacte de ces endroits, excepté celle du docteur Burmeister, la plus complète et la plus véridique. Malheureusement, elle est dépourvue d'une grande partie de sa valeur scientifique par la perte des objets et des figures qui l'accompagnaient lors de sa communication au congrès.

(1) C'est le nom sous lequel on connaît au « Carmen de Patagones » les lieux où les anciens Indiens avaient leurs habitations.

(2) Session du 28 avril 1867, vol. X, fasc. II, Milan, 1867.

(3) *Materiali di paleontologia comparata raccolti in Sud America*, Parme, 1868, in-8°.

(4) P. 301, in-8°, Londres, 1871.

(5) M. Burmeister a publié dans le *Bulletin de la Société d'anthropologie de Berlin*, du 15 juin 1872, une notice sur les objets préhistoriques de Buenos Ayres.

La lettre du professeur Strobel n'est qu'une courte description de deux cimetières des environs du « Carmen de Patagones », qui, par leur proximité du village, sont assez fréquentés par les habitants, et partant les moins riches en restes préhistoriques. Sa deuxième publication ne s'occupe que des objets d'industrie humaine qu'il y trouva, et parmi lesquels il y a des spécimens assez bons. Le capitaine Musters indique seulement l'existence d'un cimetière dans la *estancia* (1) de M. Kincaid (*china Muerta*), près de la *Guardia General Mitre*, où il trouva, mêlées avec des ossements humains, quelques pointes de flèche en silex, qu'il a depuis fait voir aux membres de l'Institut anthropologique de Londres.

Comme je considère que toutes ces observations ne sont point suffisantes pour donner une idée complète de ces nécropoles, j'ai cru qu'il serait utile d'en présenter une nouvelle description plus détaillée, et voilà le motif qui m'engage à écrire.

Je compléterai plus tard cette description en publiant quelques détails sur les cimetières actuels des Indiens qui, quoique d'une tribu différente, occupent aujourd'hui les mêmes parages ; et sur quelques restes préhistoriques de la province de Buenos Ayres, qui serviront de comparaison.

Avant de commencer cette description, je dois faire connaître les renseignements dont je me suis servi pour vérifier à quelle époque ces nécropoles furent formées et quels étaient les Indiens qui habitaient les lieux où elles se trouvent.

Pendant ma résidence à Patagones, je me suis sans cesse occupé de recueillir ces renseignements, mais tous mes efforts pour me les procurer ont été inutiles. Des habitants du village et même des Indiens du voisinage, parmi lesquels on trouve quelques vieillards, je ne pus tirer la moindre indication. Les premiers disent que, quand leurs ancêtres vinrent s'établir dans ces lieux (1781), ils trouvèrent la contrée telle qu'elle est aujourd'hui, et que les Indiens qui l'habitaient n'avaient d'autres armes de trait que les *bolas* communes, la *bola perdida* (2) et le *lazzo* ; qu'ils allaient à cheval et qu'on ne leur avait jamais vu de flèches ni de javelots à pointe en pierre, comme ceux

(1) Grande ferme à bétail.

(2) Cette arme se compose d'une seule corde de cuir attachée à une boule en pierre qu'on lance en l'air pour la faire tomber sur la tête des ennemis ; c'est avec elle que les Indiens Querandies tuèrent plusieurs Espagnols à la première fondation de Buenos Ayres (1533), entre autres Dom Diego de Mendoza, frère du fondateur, Dom Pedro de Mendoza.

qu'on rencontre abondamment dans les stations préhistoriques. Les seuls Indiens auxquels on eût vu des armes semblables étaient ceux de la « Tierra del Fuego », qu'on y appelle improprement *Guaycurues* (1), et qui, avant la fondation de l'établissement chilien de « Punta Arenas, » allaient quelquefois négocier au « Carmen ».

Les autres n'en savent pas plus que les premiers, mais ils disent que ces restes n'appartiennent aucunement à leur nation ou tribu (2). Sans cela, il aurait été impossible d'obtenir de bons crânes, parce que, comme la plus grande partie des cimetières et paraderos se trouvent dans le territoire qu'ils occupent et qu'il ne leur est pas permis par leurs croyances et surtout par leurs superstitions de toucher aucun os d'Indien ni de les laisser toucher aux « huincas » (chrétiens), ils m'auraient défendu de les prendre. Or c'est seulement dans cet endroit qu'on les trouve en bon état, puisque dans le voisinage du Carmen et de Mercedes ils sont complètement perdus par l'action destructive de l'homme civilisé.

A mon retour à Buenos Ayres, je tâchai de trouver ces détails dans les relations des anciens navigateurs qui visitèrent ces contrées jusqu'à la fin du dernier siècle, époque à laquelle, comme je l'ai dit plus haut, on fonda le « destino » ou bague de Patagones. Dans ces relations, j'ai enfin trouvé les détails que je cherchais pour appuyer mon opinion. Ces détails indiquent comme habitants primitifs des deux bords du rio Negro (*Limay Leufu*) les Indiens *Tehuelches*, *Tehuelchos* ou *Chehuelchos*, comme les appellent leurs ennemis les *Puelches* (3). Ces Indiens habitent aujourd'hui la région comprise entre le détroit de Magellan et la rivière Chupat ou Chubut (4) et viennent une fois l'an, vers le commencement de l'hiver, à Patagones pour négocier leurs produits, qui consistent en quillangos (5) de

(1) Ce n'est pas leur vrai nom, mais on le leur donne parce qu'ils ont pour se guérir de la syphilis une plante de ce nom. Les vrais Guaycurues habitent le Chaco (Buenos Ayres).

(2) Les Indiens se donnent le nom de *nation* et non de *tribu*.

(3) Dans sa correspondance, qui est aujourd'hui entre mes mains, le grand cacique « Calfucura » (Pierre bleue), chef de tous les Indiens Puelches, les nomme ainsi. Les Puelches sont les ennemis des Tehuelches parce que, comme ces derniers ne volent pas du bétail comme eux, les premiers les considèrent comme des chiens.

(4) C'est le nom adopté, mais les Tehuelches ne la connaissent pas par ce nom, mais par celui de « *Chuah* ».

(5) Tapis faits de quelques peaux cousues avec des cordes faites de la même peau. Il y en a de toutes les dimensions et ils sont peints au revers de raies et de points rouges, bleus, jaunes et noirs.

guanaco (*auचना guanaco*), d'autruche commune (*rhea americana*), d'autruche *petizo* ou naine (*rhea Darwinii*), de renard (*canis Azarae*), de puma (*felis concolor*), de zorrino (*mephitis patagonica*) et d'aguara (*canis jubatus*); et en plumes d'autruche, qui, comme on sait, sont une des sources de richesse de la république argentine, puisqu'on en exporte annuellement une quantité énorme.

Le premier renseignement que nous possédons sur les Indiens Patagons (1) se trouve dans la relation du voyage entrepris, en 1519-1522, par le célèbre navigateur portugais Hernando de Magellan aux Indes orientales, en cherchant un passage par la voie occidentale et dans lequel il découvrit le fameux détroit qui porte son nom. Son voyage a été raconté par le chevalier italien Antonio Pigafetta, de retour en Italie (2). Il dit dans sa relation que, Magellan ayant résolu d'hiverner au port ou baie de San Julian, au mois d'avril 1520, par la crainte que lui inspiraient les tempêtes du Sud, ils virent, au bout de deux mois, sur le rivage voisin, un homme de taille gigantesque dont il a fait un portrait exagéré. Un soldat envoyé pour appeler cet Indien parvint à l'amener à un flot où se trouvait le capitaine avec une partie de ses soldats. Cet Indien était bien formé, quoique un peu plus grand qu'un homme ordinaire; son visage était peint en rouge et les contours des yeux en jaune; il était habillé avec la peau d'un animal à tête et oreilles de mulet, col et corps de chameau, jambes de cerf et queue de cheval (3), avec une espèce de chaussure faite de la peau du même animal; et il tenait à la main un arc court et gros, avec une poignée de flèches à pointe en pierre blanche et noire. Après lui avoir fait cadeau de quelques bagatelles, on le renvoya à terre. En le voyant de retour, un de ses compagnons, qui n'avait pas voulu le suivre, se mit à danser et à chanter en faisant voir une certaine *poudre blanche* faite de racines d'herbes.

Voilà tout ce que dit Pigafetta, et les historiens Hersera (4) et Gomara (5) disent presque la même chose.

(1) Magellan les nomma *Patagons* à cause de la grandeur factice de leur pied, qu'il croyait réelle. Le cuir velu du guanaco dont ils s'enveloppaient les pieds les faisait paraître démesurément grands.

(2) Ramusio, *Navigazioni et Viaggi*, 3 vol. in-folio, Venezia, Giunti, 1754-74, et *Primo Viaggio intorno al globo, navigazione sulla squadra di Magagliani*, 1519-22, dal cabagieri Pigafetta, pubblicato da Amoreti, in-4°, Milano, 1800. P. 24 et suiv.

(3) Le guanaco.

(4) *Historia general de las Indias y de los hechos de los Castellanos en las las y tierra firme del mar Oceano*, decada II, lib. XII, cap. xii, p. 235, Madrid, 1726-30, petit in-folio, 4 vol.

(5) *Historia general de las Indias*, p. 84, petit in-folio, édit. Barcia, Madrid, 1749.

Après Magellan, d'autres navigateurs visitèrent ces lieux, mais ils ne donnèrent aucun renseignement sur les mœurs et coutumes de ces sauvages ; ils parlèrent seulement de leur taille fabuleuse. Il en fut ainsi jusqu'à l'année 1580, où Francisco Sarmiento de Gamboa (1) les vit encore portant des flèches ; et en 1620 les frères Nodal (2) recueillirent d'eux des colliers de petits coquillages et quelques flèches et couteaux en silex qu'ils présentèrent, à leur retour, au conseil des Indes.

Depuis lors, il paraît qu'ils abandonnèrent l'usage de ces armes, car aucun autre voyageur ne les mentionne plus et l'équipage du vaisseau *San Martin* (3), qui visita les mêmes parages que Magellan, en 1752, les vit faire usage seulement des bolas, et des couteaux et sabres, faits avec des cercles de barils qui avaient été abandonnés par d'autres navires. Ce changement coïncide avec la propagation du cheval, assez répandu à cette époque, puisque ce même équipage vit les Indiens faire usage de cet animal et le commodore Byron les vit à cheval, au détroit, en 1764 (4).

Jusqu'à ce moment, tous les Indiens Patagons ou Tehuelches qu'on avait vus étaient ceux du détroit de Magellan, de Santa Cruz et de San Julian ; mais le père Joseph Cardiel (5) et le jésuite Thomas Falkner (6) assurent qu'ils s'étendaient jusqu'au Sauce (rio Negro) et au rio Colorado (*Muguelen Leufu* en langue pehuenche). On trouve dans le premier un endroit qui conserve encore son nom tehuelche de *Teguel Malal*, et, dans la relation du voyage à Bahia Sin Fondo, l'année 1779 (7), on trouve que les Indiens Puelches mangeaient une petite racine tubéreuse dont ils faisaient de la farine.

Je crois que ces renseignements suffisent pour prouver que les Indiens vus par ces navigateurs étaient les mêmes qui habi-

(1) *Viage al estrecho de Magallanes*, par F.-S. de Gamboa, p. 209 ; in-8°, Madrid, 1768.

(2) Bartolome y Gonzalo de Nodal, *Relacion del viage al descubrimiento del estrecho de San Vicente*, in-8°, Cadix, 1766.

(3) *Viage que hizo el San Martin desde Buenos Ayres al puerto de San Julian, el año de 1752. Viage y Expedicion*, p. 22. *Coleccion de obras y documentos sobre el rio de la Plata*, por don Pedro de Angelis, vol. V, Buenos Ayres, 1856.

(4) *A Voyage round the world in H. M. ship the Dolphin*, by commodore Byron, p. 49, London, 1767, in-8°, et traduction espagnole, p. 51, Madrid, 1769, in-8°.

(5) *Viages y Expediciones. Diario del padre Jose Cardiel* ; collection Angelis déjà citée.

(6) *A Description of Patagonia and the adjoining parts of South America*, by Thomas Falkner, p. 77, Hereford, 1774, in-4°.

(7) *Viages y Expediciones*, p. 77 ; collection Angelis déjà citée.

taient la vallée du rio Negro, puisque les flèches dont ils faisaient usage y abondent et que les mortiers de ces parages ont servi indubitablement à faire la poudre blanche de racines d'herbes de l'Indien cité par Pigafetta et la farine de petites patates vues par les voyageurs à la Bahia Sin Fondo. En parcourant ces régions, on trouve en grande quantité une plante herbacée de la famille des malvacées qu'on y appelle *malvarisco* (?), et de la racine de laquelle les Indiens, il n'y a pas encore longtemps, faisaient de la farine.

Quant à l'époque où ces cimetières furent formés, il suffira de dire qu'on ne rencontre aucun os de cheval mêlé avec les autres restes d'animaux qu'on y trouve, pour prouver qu'ils ont été formés avant la propagation de cet animal, et par conséquent qu'ils sont assez anciens.

En comparant quelques objets trouvés dans les cimetières et paraderos avec ceux dont la tribu tehuelche fait encore usage, on pourra avoir une seconde preuve de leur identité.

Ayant donc établi sur des preuves mon opinion sur ce point essentiel, je commence la description des dépôts que j'ai visités dans mon voyage. Elle pourra, je crois, servir à éclaircir quelques points de cette question.

II

La région où sont situés les cimetières que j'ai visités est la vallée du rio Negro, sur la rive droite de ce fleuve et sur les petites collines de la rive opposée, formées du grès qui caractérise le terrain tertiaire patagonien.

Cette vallée est le seul parage dont je m'occuperai, parce que c'est là où l'on trouve le plus abondamment les restes préhistoriques et parce que M. Strobel s'est déjà occupé des dépôts contenus dans les collines du Nord. Elle se trouve entre le fleuve et les collines du Sud (d'une formation identique à celles du côté nord), qui s'étendent de l'embouchure du rio Negro (*Limay Leufu*) vers l'intérieur, à l'ouest, sur une ligne presque parallèle à ce fleuve et sur une largeur variant entre 500 mètres à son commencement et 20 kilomètres dans quelques endroits. C'est une des plus fertiles contrées de la partie sud de la république argentine, et elle est destinée probablement à devenir un centre de commerce par la facilité de l'exportation de ses produits, qui consistent principalement en sel commun de ses *salinas* et en céréales, à la culture desquelles le climat se prête assez bien.

La végétation n'y est pas très-riche ; cependant l'on y trouve de

grands bois de saules rouges (*salix humboldsiana?*) qui côtoient le rivage depuis le point appelé San Javier (résidence d'une tribu puelche, à 60 kilomètres de l'Atlantique) jusqu'au delà de l'île de Choelechel (*grand lieu renommé* en langue pehueneche). Dans ces bois, on trouve différentes espèces de graminées, parmi lesquelles la totora (*gynerium Neesii*), qui a sans doute fourni aux anciens habitants de ces lieux la haute tige de ses fleurs pour faire le bois de leurs javelots et de leurs flèches. Sur les collines voisines, on remarque différentes espèces d'arbrisseaux, désignés par les noms de piquillin (?), chanar (*gourliea decorticans*, Hook), jarilla (*larrea species*), algarrobo (*prosopis siliquastrum*, D. C.), mata negra (*flotovia species?*), palo de sebo (?), etc., parmi lesquels quelques résineux, comme la jarilla.

La formation géologique du terrain, observée dans quelques puits des *estancias*, est à peu près la suivante : 1° terre végétale mêlée de sable des dunes ; l'épaisseur de cette couche varie entre 50 centimètres et 2 mètres ; 2° couche mince (30 centimètres environ) de cailloux roulés mêlés de sable et de terre végétale ; 3° couche de terrain pampéen ou quaternaire, qu'on ne trouve pas dans toute la vallée, mais dans ses parties les plus hautes, formées de petites élévations ; l'épaisseur de cette couche n'est pas très-grande ; et 4° couche de cailloux roulés plus volumineuse que les précédentes, dont l'épaisseur est, dans quelques endroits, de 1^m,50 ; après cette couche il y en a une de sable verdâtre, sale, dans laquelle je n'ai pas recueilli de fossiles, mais qui me semble de l'époque tertiaire. Dans les endroits où la couche quaternaire manque, c'est-à-dire où il y a des lits d'anciens ruisseaux et des marais, il y a, sous les cailloux roulés, un sable noirâtre plus ou moins boueux.

Tous les cimetières existant dans cette vallée sont du même style ; c'est pourquoi, pour ne pas fatiguer le lecteur, je m'occuperai seulement des plus remarquables, en commençant par celui qu'on trouve près de Mercedes, village situé à 35 kilomètres de l'Océan, vis-à-vis du Carmen de Patagones. Ce cimetière se trouve dans la direction sud-ouest du village et au sud de la route qui mène de ce point à la Guardia General Mitre.

Ce grand dépôt préhistorique occupe toutes les petites élévations de terrain au bord de quelques lagunes et des ruisseaux qui en sortaient pour aller se jeter dans le fleuve et qui sont aujourd'hui à sec et couverts de végétation herbacée ; mais ils ont eu de l'eau à l'époque où ces lieux furent habités par les Tehuelches ; ce qu'on peut vérifier par le défaut de paraderos et de cimetières dans les bas-fonds et par

les coquillages et les os de poissons qu'on trouve ensevelis avec les ossements humains. En effet, aujourd'hui, au rio Negro, on ne trouve point de poisson, du moins abondamment, si ce n'est dans les coudes formés par les débordements récents et à son embouchure, où les courants sont moins rapides.

Ces ruisseaux ont été si nombreux qu'il est rare de ne point en trouver quelqu'un à chaque kilomètre, et ils sont généralement assez profonds.

Dans ces élévations ou *barrancas*, à pentes peu sensibles, couvertes d'une couche de sable des dunes mêlé de terre végétale et ressemblant à des dunes détruites et presque solidifiées, on trouve des restes humains ensevelis non pas sans ordre çà et là, mais en petits groupes séparés les uns des autres par une distance de 50 à 100 mètres.

Ces groupes sont formés, au plus, de dix squelettes, placés tout près les uns des autres et ensevelis parfois sans symétrie et parfois en cercle. Ils font face en dehors et sont tous assis avec les genoux près de la poitrine, un pied sur l'autre et les mains croisées sur les tibias dans leur tiers supérieur. C'est une position analogue à celle des momies du Pérou et à celle que l'on observe dans tous les dépôts indigènes du continent américain, depuis la Patagonie jusqu'au Canada (selon sir Morton), mais avec la différence que tous les corps ne sont pas assis perpendiculairement, car quelques-uns sont placés horizontalement comme s'ils étaient assis et couchés sur le côté, et ne font face à aucun point fixe, mais à des directions différentes.

Les squelettes placés de cette dernière manière ont presque tous un pariétal détruit, parce que, comme cet os est le plus près de la surface à cause de la position des cadavres, les vents enlèvent les sables en les laissant à découvert et les animaux qui pâturent les détruisent.

La position de ces ossements est due à l'habitude qu'avaient ces Indiens de couvrir (*retobar*) les cadavres dans un sac de cuir frais de guanaco ou de cheval (depuis l'introduction de ce dernier animal). M. Jose S. Real, habitant de Mercedes et grand ami des Puelches, m'a dit qu'il se souvient d'avoir vu, il y a quelques années, ces Indiens pratiquer cette manière d'inhumer, et que dans quelques cas, quand il s'agissait de vieillards, ils n'attendaient point leur mort pour les envelopper, de crainte que, vu leur âge, les articulations ne vinssent à se durcir au moment de la mort et, par conséquent, à rendre cette opération impossible : ils les enterraient vivants.

Dans ce but, une vieille femme (elles sont chargées du soin d'enterrer les morts) s'asseyait sur la poitrine du mourant, saisissait les

jambes et les plaçait de force le plus près possible de la poitrine; ensuite elle s'asseyait une autre fois sur les jambes pour les bien resserrer et ne leur point laisser prendre leur position naturelle, et attachait les mains sur les tibias. Une fois l'opération finie, on enveloppait le corps dans un cuir frais (plaçant la face en dehors), qu'on cousait avec une corde mince, faite de la même peau, et on l'exposait au soleil pour qu'il se rétrécît bien. Ainsi mouraient ces malheureux vieillards, dont le seul crime était d'avoir vécu plus longtemps que les autres. Ils souffraient des douleurs terribles dont on peut se former une idée en sachant qu'une partie des squelettes ont les fémurs cassés au col à cause de la grande pression qu'on exerçait sur eux.

Dans les cimetières que j'ai visités, on ne trouve pas de squelettes placés horizontalement dans toute leur longueur.

Au point de vue des ossements humains, ce cimetière est le plus remarquable par le nombre d'individus qu'il renferme. Il y a plus de deux cents squelettes en divers groupes, malheureusement presque complètement détruits, de sorte que je n'ai pu conserver qu'un seul squelette complet, remarquable par quelques altérations pathologiques qu'on y observe, et quinze crânes d'individus des deux sexes plus ou moins complets, notables par la beauté de leurs dents et par leur mode d'usure, et par les déformations artificielles causées principalement par l'habitude qu'avaient ces Indiens et qu'ont encore toutes les tribus pampéennes d'entourer leur tête d'une bande pour soutenir leurs cheveux en arrière. On remarque, dans cette nécropole et dans les autres où j'ai fait des fouilles, le défaut absolu de restes de petits enfants.

Comme la description détaillée de ces crânes et des autres que j'ai recueillis dans les différentes fouilles pratiquées par moi dans ces endroits, ainsi que des objets de l'âge de la pierre qu'on y trouve, sera bientôt le sujet d'une publication spéciale, je crois inutile d'en parler plus longuement. Je donnerai seulement une table des mesures craniométriques prises sur les quarante-cinq crânes les plus complets de ma collection, pour qu'on puisse se former une idée de la curieuse conformation crânienne produite, comme je l'ai déjà dit, par la compression qu'on remarque sur beaucoup d'entre eux.

Un autre mérite de ce cimetière, c'est qu'on y trouve les squelettes dans la même position où ils furent déposés primitivement, à cause de la solidité actuelle du terrain. Il est assez rare de les trouver ainsi conservés dans les autres dépôts, excepté dans celui du *rancho del Indio Pascual* (dont je donne plus loin la description), car, comme

les Indiens ne possédaient pas d'instruments pour creuser le sol, ils plaçaient leurs morts dans des dunes mobiles. Le vent, en les remuant, jette les os çà et là, ce qui a fait croire à quelques personnes qu'ils n'observaient aucun ordre dans leurs inhumations et que les cadavres étaient amoncelés dans des fosses communes, dans différentes positions et dans toutes les directions.

Avec les squelettes on trouve généralement les objets suivants :

1° Des pointes de flèches en pierre travaillées par la main de l'homme à grands et petits éclats, de diverses formes, grandeurs et matières, mais généralement en silex à couleurs variées. Dans ces flèches on observe presque tous les types communs à l'âge de la pierre en Europe.

Les types décrits d'après la classification de sir W.-R. Wilson par sir John Lubbock dans son ouvrage *L'Homme avant l'histoire* (*Prehistoric Times*), fig. 90, sous la dénomination de *triangulaires*, sont assez abondants et de 10 millimètres jusqu'à 45 millimètres de longueur. Quoique M. Lubbock croie qu'ils étaient attachés avec une corde à la tige, je suis sûr que tous ces petits silex, ouvrés en forme de flèches sans pédoncule, étaient seulement mis dans une petite entaille de la tige pour qu'ils restassent dans la blessure comme ceux des flèches qu'employaient (et qu'emploient encore) les habitants de la Tierra del Fuego à la fin du dernier siècle (1). Les spécimens taillés en forme de feuille, représenté dans le même ouvrage sous le numéro 93, sont aussi abondants, mais pas autant que les premiers, et on n'en rencontre pas de si petits.

Les flèches avec un pédoncule bien caractérisé, c'est-à-dire complètes et semblables aux figures 1 et 2 qui accompagnent ce mémoire, sont nombreuses et composent la moitié de celles que j'ai pu obtenir. Outre ces formes, on en trouve de semblables à celles du Japon, montrées par M. de Vibraye au congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistorique de Bruxelles et figurées dans les *Comptes rendus* de ce congrès sous les numéros 5 et 6 de la planche XIII, et à celles de la province de Namur recueillies à Hastendon par MM. Arnold et de Radiguet (fig. 1 et 6 de la planche LXXVIII du même ouvrage) et à Linciaux par M. Becquet (fig. 2 et 6 de la planche LXXII).

Tous ces silex ouvrés sont d'un beau travail et on en trouve quelques-uns, surtout parmi les très-petits, d'un travail si parfait avec

(1) *Relacion del ultimo viage al estrecho de Magallanes de la fragata española Nuestra Señora de la Cabeza en los años 1785-86*, p. 346, Madrid, 1787.

leurs petites entailles d'une rare fermeté, qu'il semble avoir été impossible aux mains indiennes de les façonner ainsi sans aucun instrument de métal et seulement avec une autre pierre (fig. 6). Pour donner une idée de l'art indien à ces époques reculées, j'ai figuré quelques objets de ce genre choisis entre les types que je considère comme inconnus et qui se trouvent dans ma collection (4) ;

2° Des pointes de javelots ou dards en pierre, de la même forme que les flèches, mais trop grandes pour appartenir à ce genre, comme on peut le voir dans la figure 3. Parmi les moins travaillés de ces objets, on trouve des spécimens semblables à ceux auxquels Lubbock (fig. 129 de son ouvrage déjà cité) donne la dénomination de *lance*, dénomination que je ne peux pas admettre pour les armes de l'âge de la pierre en Patagonie. Je ne l'admets pas non plus pour aucune des anciennes tribus pampéennes, car aucun ancien historien ne mentionne la lance comme faisant partie des armes indiennes : ils n'avaient que les flèches et les dards. Ulrich Schmidt vit ces armes au pouvoir des Querandies en 1535 (il dit *Corendies*), et on trouve dans son ouvrage la description des derniers (2). Je crois que la lance n'a été adoptée par les Indiens de Patagonie et des Pampas qu'après l'introduction du cheval, quand ils laissèrent la flèche et le dard ;

3° Divers instruments en silex et en quartz, que je crois être des racloirs ou de très-petites hachettes presque rondes, travaillés à petits éclats. On y distingue le type esquimau de Lubbock (fig. 76 de son ouvrage cité), et son numéro 131 assez commun, mais quelquefois mieux travaillé. M. Strobel a donné, dans son second fascicule (3), quelques figures de grattoirs incomplets ; dans les douze cents silex qui composent aujourd'hui ma collection patagone, je n'en ai pas de semblable à ceux qui sont figurés sous les numéros 33, 34 et 35, et qu'il a dessinés de fantaisie dans leur moitié supérieure, qui était cassée ;

4° Des couteaux très-petits en silex selon la figure 9 de la planche ;

5° Des morceaux de poterie lisse ou ornée de diverses formes géométriques, telles que lignes horizontales, verticales, obliques, parallèles et triangulaires, raies et points formant des ondulations, et quelques-uns avec des traces humaines. Cette poterie se trouve aussi dans la province de Buenos Ayres et dans la province de Santa Fé (répu-

(1) M. Burmeister a donné une description exacte de la figure 3 ; mais, comme la planche qu'il avait envoyée s'est égarée, je la considère comme inconnue.

(2) *Wahrhaftige Beschreibung aller und mancherlen sorgfältigen Schiffahrten*, etc., durch Ulrich Schmidt von Straubingen, p. 3, Frankfurt am Main, anno 1567.

(3) Ouvrage déjà cité.

blique argentine), dans les endroits habités antérieurement par les Indiens Corondas, et elle est semblable aux figures 109, 113 et 114 de Lubbock, trouvées à West-Kennet, mais surtout à la figure 113, qui a des trous au lieu d'anses. La matière dont ces morceaux se composent est une pâte argileuse généralement noirâtre ou roussâtre, qui semble, dans quelques-uns, n'avoir subi qu'une légère cuisson ;

6° Des boules en grès, diorite, porphyre, etc., avec une raie profonde tout autour pour attacher la corde ;

7° Des pierres circulaires, semblables à des petits fromages, de 10 et 15 centimètres de diamètre et de 2 et 5 de hauteur ;

8° De grands mortiers en pierre de deux formes, dont une circulaire et de deux diamètres et hauteurs, le plus grand de 345 millimètres de diamètre sur 135 millimètres de hauteur, ayant une cavité de 90 millimètres de profondeur, et très-curieux, l'un entre autres par son beau travail et par celui de son pilon, qui semble n'avoir pas été travaillé par des sauvages. L'autre est de forme large, plate généralement, de 412 millimètres de longueur, de 230 millimètres de largeur et de 53 millimètres de hauteur, avec une cavité peu sensible au milieu et des deux côtés, où l'on roulait des pierres cylindriques finissant en pointe. Je possède quelques-unes de ces pierres de diverses longueurs, dont la plus longue est de 50 centimètres sur 90 centimètres de diamètre au centre. Ce dernier mortier est semblable à celui qu'on a trouvé dans un tombeau de l'âge de la pierre à Penchastan, près de Nantes, et qui est décrit par le docteur Foulon-Menard dans son livre *les Moulins primitifs* (1). Ces mortiers ont servi aux Indiens à l'élaboration de la farine de *malvarisco* et de poissons, qu'ils trouvaient au pied de leurs demeures ; farine dont parle Ulrich Schmidt (2) quand il s'occupe des Indiens Querandies (Puelches modernes), qui habitaient à ces époques le voisinage de la ville naissante de Buenos Ayres (1535) ;

9° Des mollusques, tels que la *venus meridionalis*, etc., quelquefois mis en pièces, avec un trou au milieu pour servir de parure, et de grands spécimens d'un genre de *voluta*, qui ont servi à ces sauvages pour boire de l'eau ;

10° Des os de *guanaco* cassés longitudinalement, laissant voir le canal médullaire, dont la moelle a été extraite pour servir de nourriture ; des os d'autruche, de *tuco-tuco* (*ctenomys species?*), de *nutria* (*myopotamus coypus*) et de poissons.

(1) Extrait du *Bulletin de la Société d'archéologie de Nantes*, 1869.

(2) Ouvrage cité, Francfort-sur-le-Main, 1567, même page.

Tous ces objets indiquent que ces Indiens avaient les mêmes croyances que les tribus actuelles des pampas (Puelches, Huiliches et Pehuenches), qui enterrent encore aujourd'hui, avec leurs morts, les armes, les ustensiles domestiques, les vêtements, la nourriture, les harnais et le cheval le plus estimé du défunt, car ils croient que pour aller au ciel le chemin est trop long et qu'ils se fatigueraient s'ils n'allaient pas à cheval, et mourraient de faim si la nourriture venait à leur manquer. Les vêtements leur serviront à la résurrection, ainsi que les *bolos*, pour prendre l'autruche, puisque, à leur avis, chaque étoile est un Indien et que la voie lactée n'est qu'une réunion des leurs faisant la chasse à l'autruche. Il y a même une constellation de cette partie de l'hémisphère austral à laquelle ils donnent le nom de « las Bolas del Indio viejo » (les bolas du vieil Indien).

Ces cimetières ayant été formés avant l'introduction du cheval dans cette partie de l'Amérique, on n'y trouve aucun os de cet animal.

Le second cimetière remarquable se trouve à 40 kilomètres à l'ouest de Mercedes, au commencement du bois appelé *Potrero Cerrado*, tout près du rio Negro, entre une ligne de dunes qui s'étend de l'est à l'ouest à l'endroit nommé *rancho del Indio Pascual*, appelé ainsi parce que ce *capitanejo* indien y avait son *toldo* (1). Un de ses fils y mourut, et comme les Indiens croient que la mort s'empare du lieu où une personne est morte et que tous les autres membres de la famille périront s'ils y restent, Pascual déménagea en mettant le feu au *toldo* maudit.

Ce dépôt est couvert de dunes assez grandes; mais, en remuant le sol à divers endroits, on trouve infailliblement des restes de civilisation humaine, de sorte qu'il est un des plus abondants en objets de l'âge de la pierre. En effet, pendant les deux jours seulement que j'y demeurai, j'ai recueilli trois cents pointes de flèches et de javelots en silex; mais j'y observai le défaut absolu de mortiers, de poterie et d'autres objets qui indiquent la vie domestique. Les restes humains qu'on y trouvait étaient en deux cercles, chacun de huit cadavres assis perpendiculairement et arrangés comme ceux qui ont été déjà décrits, mais plus rapprochés; l'espace entre ces cercles, qui avaient 1^m,50 de diamètre, était formé par une petite éminence mamelonnée qui, naissant sur les crânes, s'élevait progressivement jusqu'à près de 60 centimètres au milieu. Elle était composée de sable et de grands cailloux roulés, cassés, mêlés avec des flèches inachevées et brisées.

(1) Tente faite de cuir de cheval ou de vache.

Les squelettes, qui semblaient avoir appartenu à des hommes jeunes encore, étaient peints totalement en rouge, quelque peu effacé par le temps.

Néanmoins je conserve dans ma collection un crâne complètement rouge. Ces crânes et ces os peints rappellent l'ancienne coutume, aujourd'hui délaissée, qu'avait cette tribu de préparer les squelettes de ses morts en peignant les os, quand les parties molles avaient disparu, pour les déposer dans le tombeau de ses ancêtres (il n'y avait pas d'autre manière de les peindre); mais je crois que cette coutume était seulement pratiquée pour les guerriers morts en combattant leurs ennemis, et, quoique la tradition ne dise rien sur la coloration des squelettes, il me semble qu'ils ont été décorés ainsi pour montrer qu'ils ont été guerriers, car actuellement, quand les Indiens vont à la guerre, ils se peignent la face en rouge et noir pour terrifier leurs ennemis (1). L'abondance d'armes taillées, ainsi que le défaut de restes de femmes et de vieillards, semble indiquer leur origine guerrière.

Ce cimetière, se trouvant situé sous le sable, est souvent si couvert qu'il est presque impossible de le distinguer; mais parfois il se découvre en différents endroits et laisse voir des objets de pierre, mais jamais d'autres cadavres que ceux qui étaient dans les deux cercles déjà cités. J'ai pu obtenir six de ces crânes peints, mais je n'en conserve que deux complets; cela provient de ce qu'ils ont été exhumés très-vite, parce que les Indiens voulaient s'y opposer. Pendant que j'étais occupé à ramasser tout ce qui pouvait intéresser mes études, quelques Indiens de la famille de l'ancien propriétaire du lieu s'approchèrent pour voir et me demander ce que je faisais là. Ma réponse que je m'occupais seulement des pierres ne les ayant pas satisfaits, ils appelèrent leur chef, Pascual, pour me faire éloigner. Cet Indien me défendit de rien toucher; alors M. Real, qui m'accompagnait, lui dit qu'il était un sot et qu'il lui convenait de me laisser extraire ces os, qui appartenaient aux Indiens Tehuelches et avaient cette couleur rouge parce qu'ils étaient morts d'une épidémie de petite-vérole, il y a mille ans. L'Indien le crut, ce qui indique qu'il ne savait pas à quelle race d'hommes appartenaient ces restes, et, craignant la petite-vérole comme le *qualichu* (diable),

(1) Les Indiens Tehuelches et Puelches font grand usage de la peinture rouge noire et jaune pour s'orner le visage, mais ils le font seulement avec des raies et non totalement. Les femmes en usent non-seulement pour la face, mais aussi pour les mamelles quelquefois.

il changea de résolution et nous permit d'extraire ces os, ce que nous fîmes immédiatement en ramassant tous les objets qu'il nous fut possible.

Cinq cents mètres avant d'arriver à ce dépôt, on trouve *la Salamanca*, endroit infernal et maudit où les Indiens voient des sorcières et visions, et, quand ils passent auprès, ils le font en courant et en silence. Cet endroit est un intervalle entre quelques grandes dunes; la surface en est couverte de grandes pierres roulées, de sorte qu'elle semble en être pavée; les restes préhistoriques n'y sont pas nombreux; les restes humains se composaient de treize squelettes complètement détruits avec quelques os brûlés, dont j'ai recueilli les treize crânes. Les objets en pierre étaient cassés, la plupart, et incomplets; la poterie était lisse. Dans ce cimetière, j'ai trouvé deux os de baleine fossile de l'époque tertiaire qui y avaient été apportés par les Indiens. Un de ces os est une petite partie d'une côte trouée au milieu par la main de l'homme, et l'autre se compose de deux vertèbres cervicales soudées.

Le quatrième cimetière remarquable est situé au sud du *Potrero Cerrado*, entre ce bois et les collines du Sud, à 50 kilomètres de Mercedes. Il était enseveli, quand je l'ai fouillé, sous une dune couverte d'une espèce de suie qui la maintenait en place. Les flèches y étaient assez nombreuses; j'en ai recueilli près de soixante bons spécimens, quelques coquillages, de la poterie lisse et ornée et une grande quantité de flèches à demi travaillées (trois cents exemplaires), ce qui démontre que c'était non-seulement un cimetière, mais aussi un atelier. Les restes humains y sont très-rares; je n'ai trouvé que deux crânes, dont les squelettes, bien conservés dans la terre, se réduisirent en petits morceaux lorsqu'ils furent exposés à l'air. La position que ces corps gardaient était celle-ci: l'un était assis perpendiculairement et l'autre horizontalement, et arrangés de côté (si je puis ainsi dire); le premier avait, près des vertèbres cervicales, une grande pointe de javelot, la plus grande avec pédoncule que je possède (fig. 3); elle semblait avoir été la cause de la mort de l'Indien.

Outre ces quatre cimetières, j'en ai visité vingt-cinq autres; mais je n'en ferai pas mention, car ils n'offrent aucune particularité remarquable. Je ne puis pas donner de détails sur celui que visita M. Strobel, parce qu'il se trouve aujourd'hui complètement détruit et dénué de tout intérêt.

Les *paraderos* se distinguent des cimetières par le défaut de restes humains et sont, à ce qu'il me semble, d'anciennes demeures indi-

gènes, à en juger par les parties de terrain brûlées qui y abondent, comme un pavé briquéfié, lesquelles me paraissent avoir servi de foyers à cause des restes d'animaux qu'on trouve autour d'eux.

Le principal de ceux que j'ai examinés est situé sur le versant nord du *Cerro Pelado*, une des collines du Sud, à 45 kilomètres du village et à 15 kilomètres de la rivière. Son étendue est grande (je l'évalue à 150 mètres de côté) et on n'y trouve aucune végétation, sauf quelques petits arbustes. Le sol, couvert de cailloux roulés qu'on y avait apportés, abondait en divers objets, tels que pointes de flèches, javelots, mortiers, poterie ornée et lisse, mais en très-petits morceaux; quelques tas de cailloux autour de ces foyers semblaient avoir été mis là pour être travaillés en forme de flèches; les restes de celles-ci sont si nombreux que je crois que c'était le plus grand atelier de la contrée. J'ai aussi vu de grandes pierres avec des entailles profondes et des signes évidents qu'on s'en était servi de point d'appui pour l'élaboration des silex ouvrés.

Les autres *paraderos* dans lesquels j'ai ramassé des objets sont celui situé près de l'estancia de M. Crespo, dans une grande clairière du bois *Potrero Cerrado*; celui qui est en face de l'estancia de MM. Aguirre et Murga, sur la rive sud de la rivière et à 10 kilomètres de la mer; et celui qui se trouve à 200 mètres au sud du cimetière catholique de Mercedes. Dans le premier, j'ai trouvé assez d'objets en pierre et quelques coquillages, mais pas aussi abondants qu'au *Cerro Pelado*. Il est situé sur la pente d'une dune presque dure et les objets y sont de la même variété que ceux que j'ai déjà décrits. J'y ai trouvé près de vingt petites hachettes, dont la plus grande ne dépasse pas 90 millimètres de longueur sur près de 70 millimètres de largeur, mais pas aussi bien travaillées que les autres silex, et à grands éclats. Elles ont beaucoup de rapports avec les types recueillis dans le Mâconnais par M. Ferry et qui sont figurés sous les numéros 1 et 2 de son ouvrage. Je possède aussi un spécimen assez semblable à celui de l'âge du mammouth trouvé dans le trou du Sureau par M. E. Dupont (1); deux mortiers plats, plus de cent silex d'un travail plus grossier que les autres flèches, mais plus grands; quelques-uns représentent les types flèche et dard de l'homme quaternaire de la France. Tous ces *paraderos* ont été les ateliers de fabrication des armes indiennes, et on les trouve, de même que les cimetières, tous les 7 ou 8 kilomètres dans la vallée. Je crois qu'une nouvelle fouille, que je pense faire bientôt, donnera les meilleurs résultats.

(1) *L'Homme dans le département de Dinant-sur-Meuse*, 1872, Paris, fig. 4.

Je m'arrête avec le regret de ne pouvoir continuer pour ne pas sortir des limites d'une simple notice, et je finis en donnant la liste des principaux objets obtenus dans mon court voyage (mai et avril 1873); heureux si ce résultat peut démontrer quelles richesses anthropologiques renferme la vallée du rio Negro. Ces objets sont 60 crânes d'Indiens des deux sexes; 2 squelettes complets; 4 200 silex en forme de flèches, raclours, javelots, couteaux et hachettes; 50 pièces de poterie avec gravures et beaucoup de lisses; 4 mortiers en pierre de différentes formes; 6 pilons; 20 boules en pierre de différentes grandeurs et formes, dont une figurant un œuf d'oiseau; 11 pierres rondes ressemblant à un petit fromage; 2 grands raclours ou hachettes en micasciste (180 millimètres de longueur); et beaucoup de coquillages complets ou en morceaux, avec des trous pour ornements, des obsidiennes non travaillées et quelques autres objets, tels que les deux os de baleine cités, etc.

Des Indiens actuels, j'ai rapporté 2 crânes de Tehuelches modernes sans déformation et 3 de Puelches; 1 pipe en pierre des premiers et 1 en bois des seconds; 2 harnais de cheval, l'un des Pehuenches et l'autre des Huiliches; près de 50 objets de parure en argent, tels que pendeloques, anneaux, grandes épingles et éperons en bois, bolas, lazzos, objets d'ornement pour les bals indiens; 1 vêtement complet en cuir de puma des Indiens de Teguel Malal; 1 poignard en argent des mêmes, etc., etc.

Je donne dans les tableaux suivants les mensurations de 45 tehuelches, parmi lesquels 18 crânes sont déformés et 27 sont sans déformation. Ces derniers sont les numéros 3, 4, 6, 7, 8, 9, 10, 13, 14, 15, 17, 18, 20, 22, 27, 28, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 38, 40, 44, 45; leurs moyennes sont données dans la dernière ligne du tableau.

Parmi les crânes normaux, 11 sont du sexe masculin, savoir: les numéros 14, 19, 26, 28, 31, 32, 33, 35, 36, 38; leur indice céphalique moyen est de 75.00. Les 16 autres crânes sont du sexe féminin et ont un indice céphalique moyen de 74.45. L'indice céphalique moyen des 27 crânes réunis est de 74.44. Enfin l'angle facial pris sur les 27 crânes, avec le goniomètre en bois de M. Broca, est de 70 degrés.

TABLEAU I.

Mensurations de 45 crânes tehuelches (en millimètres) (1).

Numéros d'ordre.	Diamètres crâniens.				Diamètres faciaux.			Voûte palatine.		
	Hauteur sus-condyloenne	Long. vertical. maximum.	Transverse maximum.	Frontal minimum.	Bizygomatique.	Borbitaire externe.	Dijugal.	Bimasloïdien.	Longueur.	Largeur entre les secondes grosses molaires.
1	158	163	144	92	145	106	114	111	63	66
2	172	202	128	102	146	111	123	112	64	74
3	158	178	127	92	»	103	111	106	58	63
4	145	173	133	84	125	98	107	101	57	62
5	163	198	125	97	136	108	115	109	60	61
6	155	174	132	91	129	107	114	109	63	66
7	160	180	133	97	133	108	112	112	61	66
8	154	182	132	91	130	105	112	109	61	62
9	147	172	130	85	120	96	102	107	56	59
10	148	172	133	96	135	107	112	110	60	62
11	149	192	137	94	»	105	111	»	62	62
12	151	186	136	92	127	102	110	106	59	60
13	153	195	134	92	141	110	118	112	60	62
14	155	190	134	89	134	105	112	107	61	67
15	154	186	132	93	»	104	109	97	56	62
16	148	176	129	89	131	104	108	113	54	64
17	153	176	128	89	119	100	104	104	58	57
18	167	186	132	86	131	105	112	110	69	62
19	163	192	137	96	»	102	»	114	67	66
20	157	192	135	98	137	106	115	109	60	67
21	154	170	133	85	133	104	113	108	62	66
22	147	179	128	89	»	97	106	103	56	60
23	155	175	131	90	130	107	113	110	58	61
24	148	186	126	88	129	100	»	101	»	»
25	154	177	130	86	128	100	»	106	»	»
26	160	194	128	88	139	103	113	116	66	63
27	»	188	131	93	132	107	114	»	62	66
28	153	194	130	95	143	111	110	117	58	62
29	162	175	144	102	143	114	123	116	60	65
30	148	183	125	85	135	107	115	108	57	»
31	162	187	142	99	133	109	118	108	64	68
32	158	172	130	97	130	108	117	104	55	67
33	140	169	138	97	140	108	119	115	60	65
34	157	176	132	90	137	109	117	112	64	63
35	153	182	136	96	148	113	121	124	61	71
36	143	187	147	95	150	111	121	116	63	69
37	150	168	142	86	133	107	115	112	65	61
38	161	175	142	95	144	113	119	121	64	67
39	144	174	141	87	131	106	113	108	55	65
40	150	165	145	99	132	106	115	106	58	66
41	156	168	136	92	136	104	111	110	60	63
42	156	160	150	92	134	104	111	105	56	61
43	158	178	136	89	150	110	119	114	»	»
44	149	181	131	87	123	100	107	104	54	57
45	157	175	126	90	138	112	114	»	»	»
Moy. de 27 norm.	153	180	134	92	134	106	113	109	60	64

Le crâne n° 27 montre l'os *inca* ou épactal, semblable à celui du Péruvien d'Arica, décrit par MM. Riquelme et F. Tschudi dans les *Antiquidades Peruanas*, et par M. Jacquard (*De la valeur de l'os épactal*, etc.). La hauteur de cet os est de 55 millimètres et sa largeur de 150. Le crâne n° 40 est déformé, et son diamètre longitudinal, au lieu d'être pris entre la glabella et l'occipital, est mesuré entre la première et la suture sagittale, à 30 millimètres au-dessus de la suture pariéto-occipitale.

(1) Voir la note de la page suivante.

Mensurations des maxillaires inférieurs (en millimètres).

TABLEAU II.

Numéros d'ordre.	8	14	28	29	31	35	36	39	41
D'un angle postérieur à l'autre....	121	113	134	127	124	133	135	126	123
Longueur de sa branche horizontale..	119	»	100	93	90	91	97	96	92
Hauteur au niveau de l'apophyse coronéide.....	66	65	74	62	65	61	63	60	58
Hauteur à la symphyse (pubienne) }	42	34	35	34	38	39	38	32	33

Nota bene. — Pour faciliter la composition de ces tableaux, nous avons remplacé quelques indications des mesures prises par l'auteur par des expressions plus courtes et plus en rapport avec les dénominations généralement adoptées. Voici la liste même des indications de M. Moreno :

1° Hauteur des crânes entre les condyles occipitaux et le sommet; 2° diamètre longitudinal entre la glabellle et l'occipital; 3° diamètre transversal maximum entre les os pariétaux; 4° diamètre transversal du front au-dessus de l'arcade sourcilière, au commencement des lignes courbes; 5° diamètre transversal entre les arcs zygomatiques; 6° diamètre transversal de la face entre les orbites (suture fronto-malaire); 7° diamètre transversal de la face entre la partie la plus saillante du bord postérieur d'un os malaire à l'autre; 8° diamètre intermastoidien; 9° longueur du palais; 10° longueur du palais entre les quatrièmes molaires; 11° distance entre les angles postérieurs des condyles du maxillaire inférieur; 12° longueur de la branche horizontale du maxillaire inférieur; 13° hauteur de l'apophyse coronéide (branche perpendiculaire); 14° hauteur du menton sans inclure les dents.

QUELQUES MOTS

SUR L'ETHNOLOGIE DE L'ARCHIPEL CANARIEN

PAR LE GÉNÉRAL FAIDHERBE

D'après une communication faite à la Société de géographie de Paris, une inscription libyque vient d'être trouvée dans l'île de Fer (Canaries), tandis que, jusqu'à présent, on n'en avait trouvée qu'en Numidie; cela nous fournit l'occasion de dire quelques mots sur la question ethnologique de l'archipel canarien, question assez compliquée et non encore résolue, que nous sachions, d'une manière satisfaisante.

Les Grecs et les Romains désignaient par la dénomination générale de *Guétoul* (*Getuli*) les habitants du sud du Maroc. Nous croyons que ce nom est le même que *Gueddala*, nom d'une tribu berbère existant encore aujourd'hui un peu au nord du Sénégal, et qui probablement était prédominante dans le Maroc méridional il y a deux mille ans et plus. Ajoutons, comme simple remarque, que des documents provenant, je crois, de moines irlandais assimilent les Guétoul ou Gueddala aux Gadhels ou Gaëls du nord de l'Europe.

Les anciens nous ont laissé divers renseignements sur le pays de ces Guétoul. Suétinius Paulinus avait fait une expédition contre eux l'an 42 de Jésus-Christ, et Pline nous a donné un extrait de son rapport. Il dit que le général romain, ayant passé sur le versant méridional de l'Atlas marocain, trouva des lieux inhabitables à cause de leur chaleur et infestés d'éléphants et de bêtes féroces.

Il signale comme habitant ces contrées les Canar (*Canarii*), contigus aux Ethiopiens, c'est-à-dire aux noirs. Or les premiers noirs qu'on rencontre aujourd'hui en descendant la côte occidentale d'Afrique sont les Ouolofs, et ils ne dépassent pas le Sénégal. Mais, il n'y a pas un siècle, ils occupaient encore la rive droite de ce fleuve, et leurs annales disent expressément qu'avant l'invasion des Berbères et des Arabes dans le Sahara leur pays s'étendait vers le nord.

Jusqu'où s'étendait-il? Ptolémée va nous l'apprendre. Il dit que, sur le littoral de l'océan Atlantique, les Guétoul et les Ethiopiens sont séparés par la plaine rouge, *πυρρόν πεδίον*; la plaine rouge, c'est le